

fatto spoglio

IL TESAUR

ANNO IV, NUMERO 4-6

LUOGO - DICEMBRE 1952

SOMMARIO: ALBERT MARINUS, *Langage et « manuelage »*; ROBERT O. J. VAN NUFFEL, *Bosquètia e le sue favole*; GIOVANNI B. CORGNALI, *Testi friulani inediti del sec. XVI (Cod. Vat. Lat. 13711) - I*; CLEMENTE MERLO, *Delle sibilanti da C' (=CE, CI) e da S nel friulano*; GIUSEPPE FRANCESCATO, *I proseguimenti romanzo di « accola »*; MILKO MATIČETOV - CARLO G. MOR, *Per l'interpretazione di usi di confine*; G. D'A., *Pubblicazioni*; *Conferenza della C. I. A. P. a Namur*; « *La skrittura razionale* ».

LANGAGE ET « MANUELAGE »

Avant d'avoir à sa disposition, pour exprimer ses pensées, un instrument souple et nuancé, comme le langage, l'homme a utilisé le geste. Il a eu un langage musculaire, si on peut dire, le muscle étant l'instrument de l'action et, en particulier, un langage manuel. Si l'emploi d'un langage s'est généralisé chez l'homme, il n'a pas écarté, loin de là, l'expression par signes des idées et des sentiments. On oserait même dire: l'un reste complémentaire de l'autre en ce sens que le geste et le mouvement contribuent à nuancer l'intensité plus ou moins grande de notre pensée ou de nos émotions. A l'intonation vient s'ajouter le geste expressif, plus ou moins accentué.

Le geste et le mouvement sont d'ailleurs plus spontanés que le langage, ils sont plus inconscients, davantage soustraits à l'action voulue de l'esprit. Si les enfants doivent acquérir tardivement et lentement une formation linguistique, ils ont spontanément un langage par signes au moyen duquel ils parviennent parfaitement à se faire comprendre. Insensiblement, le langage prend le pas sur la mimique, mais sans écarter complètement celle-ci. Tout notre corps y participe. En parlant, nous faisons des gestes avec nos bras, avec nos mains et ceux-ci aident considérablement à comprendre l'intimité de notre pensée. Une même phrase traduisant un sentiment, produira un effet tout différent selon que nous la prononcerons simplement ou bien en l'accompagnant de gestes et de mouvements appropriés. Ce sont ces derniers qui aideront même à donner à l'énoncé une expression graduée. L'intonation n'est-elle pas d'ailleurs due à des contractions musculaires du larynx? Tous nos membres

sont parlants. Nous trépignons des pieds, les flexions du genou, de la jambe, les positions que nous prenons, accentuent l'expression de nos pensées. Il en est de même des balancements, des inclinaisons du front, des mouvements des épaules, de leur haussement, des positions plus ou moins inclinées de la tête. Il en est ainsi surtout des gestes de la main.

Faut-il rappeler l'importance de la mimique pour les acteurs? N'y a-t-il pas tout un théâtre muet et la pantomime n'est-elle pas considérée comme une branche de l'art théâtral? Elle occupait une place de premier rang chez les anciens et parvenait, sans recours à la parole, uniquement par le jeu des gestes, des attitudes, des mouvements de physionomie, à exprimer les sentiments subtils, les idées les plus abstraites. Cet art est aujourd'hui décrié, mais les acteurs de nos théâtres parlant étudient autant leurs gestes que leur texte et leur réputation tient autant au jeu des premiers qu'aux intonations de leur voix. N'éprouve-t-on pas infiniment plus d'émotions à la vue d'une pièce jouée qu'à sa lecture? La mimique agit puissamment sur nos centres émotifs.

Faut-il rappeler aussi les attitudes imposées ou bannies par le savoir-vivre? L'importance du geste n'est-elle pas révélée par tout notre comportement social? Ne sommes-nous pas souvent trahis par lui alors que notre langage tâche de dissimuler nos pensées? Ce ne sont pas seulement les attitudes ou les gestes qui sont expressifs mais les contractions musculaires de la face; le jeu nuancé du fouillis des muscles de notre visage traduit admirablement nos émotions et nos sentiments. Notre physionomie souvent nous dénonce malgré nous. Sans nous en douter, quand nous sommes en conversa-

tion avec quelqu'un, quand nous discutons, quand nous prenons contact avec un inconnu, nous observons attentivement les contractions de son visage, nous essayons de pénétrer dans l'intimité de son moi, autant sinon davantage qu'à l'audition de sa voix, aux mouvements délicatement nuancés de son visage. L'« expression de physionomie » est un terme dont nous nous servons constamment. Elle trahit d'ailleurs aussi les états psychologiques de l'individu, ses souffrances, ou son bien-être physique.

Le langage par gestes a donc précédé le langage vocal et ce dernier n'a pas anéanti le premier. Aristote, dans sa « Poétique » (IV, 2) disait déjà: « Mimer est congénital au petit Anthropos, qui diffère des autres animaux en ce qu'il est le plus mimeur, et que par le mimisme il acquiert ses premières connaissances ». En réalité, l'homme ne pense pas seulement par son cerveau, il pense avec tout son corps. Son corps entier est influencé sensoriellement par l'ambiance; son corps entier participe à l'élaboration des réactions appropriées et le cerveau n'est en réalité pas autre chose que le condensateur des actions venant de tous les points de l'organisme, l'endroit où s'élabore la réaction globale qui sera dictée à l'appareil musculaire. Aujourd'hui, le cerveau élabore la réaction vocale, l'homme s'exprimant surtout en phonèmes; jadis, il élaborait la réaction musculaire seulement. L'homme n'a pas renoncé à ce mode d'expression. Il est resté concomitant à l'autre, lequel a pris une importance plus grande.

Dans une certaine mesure, on peut considérer le langage à ses débuts comme ayant été également musculaire. Les contractions du larynx produisent de simples cris. Le cri est resté une des formes de l'expression animale et, à l'origine du langage, n'avons-nous pas parlé par onomatopées? Nous mimions les bruits. Notre langage a conservé des expressions caractéristiques de cette époque. Ne disons-nous pas un coucou, un cricri, un coq? Ces phonèmes imitateurs existent dans toutes les langues. *Coucou* en français = *kuckuck* en allemand = *cuckoo* en anglais = *cuculo* en italien, etc. Une auto sera un *teuf-teuf*. L'enfant n'a-t-il pas au moment où il commence à se servir de son organe vocal une tendance à parler par onomatopées? Un chien sera un *wouwou*, manger sera *gnamgnam*, une vache sera un *beuëù*, un mouton un *bé*, une chèvre un *bé-é*. Les mots accrédités dérivent d'ailleurs de ces onomatopées: beugler, miauler, ronronner, roucouler, bêler, etc. Il faut du temps à l'enfant pour comprendre que le mot chien s'applique à l'animal désigné par son phonème: *wouwou*. Or, remarquons-le, le langage mimé et le langage onomatopique sont spontanés chez l'enfant. Ils ne relèvent point de l'éducation. Celle-ci tend à les bannir.

Ce sont des réactions naturelles de l'organisme humain car elles sont sensiblement les mêmes pour tous les enfants, de tous les pays, en tous temps, tandis que le langage parlé est appris ultérieurement et lentement. Quand l'individu est saisi d'une violente commotion, d'une profonde émotion, il ne « trouve pas ses mots », son langage l'étrangle, mais les gestes parlent; les attitudes expriment les sentiments profonds et violents « mieux que les mots », disons-nous.

N'avons-nous pas inventé, à l'usage des hommes dont l'organe vocal était déficient, un langage par signe, celui des muets, et ceux-ci ne parviennent-ils pas à converser grâce à ce manuelage, aussi aisément que nous?

Combien de signes effectués sans mots d'accompagnement ne sont-ils pas symboliques? Evocateurs de tout un faisceau d'idées? Le salut scout, le poing fermé des communistes, les deux doigts en V de Churchill? Et le signe de la croix? E le geste de prestation d'un serment? etc.

Un pays où l'importance du geste est apparu, c'est l'Union des Républiques soviétiques. Dans une communication à la Société Royale Belge d'Anthropologie, le 29 octobre 1934, nous disions:

« D'après les Russes, tout ce qui sert à exprimer la pensée doit faire l'objet d'une même discipline scientifique. A la langue parlée se juxtapose le langage par gestes, signes et expressions de physionomie. Le langage n'est plus seulement auditif et phonique, il devient aussi une question visuelle et manuelle. Cette conception qui nous heurte au premier abord, se comprend mieux si nous songeons que sur le territoire de l'Union vivent des populations n'ayant qu'un langage très rudimentaire et où le geste supplée souvent à la déficience des mots. Or, la signification du mot varie selon le geste qui l'accompagne, où le geste revêt un sens magique. Ces trois éléments: le mot, le geste, et l'idée ne peuvent être désunis (1).

Deux ans après notre communication, en 1936, Jousse, dans la « Revue Anthropologique » (N. 7-9, 1936), publia un travail intitulé: *Le mimisme humain et l'anthropologie du langage*, insistant à son tour sur l'importance de la mimique, surtout sur le rôle des mains. Il créa d'ailleurs le mot: « Manuelage ». Nous pensons que le rôle des mouvements de la face est plus important encore.

De cet exposé, nous voudrions tirer quelques conclusions pratiques. Nous comprenons parfaitement l'étude spécialisée des langages. La linguistique est une discipline scientifique distincte. Mais, aux points de vue psychologique et sociologique, l'étude du geste, de l'attitude, de l'activité musculaire expressive, revêt une importance considérable et ce groupe de faits ne devrait pas être

négligé. Sans doute ne doivent-elles pas être conçues à la manière de Lavater qui voulait en tirer tout de suite des conclusions relatives au caractère des individus. La psychologie devrait entreprendre la prospection méthodique du geste humain en tant qu'expression de la pensée et des sentiments. Quant à la sociologie, consistant surtout en actions et réactions d'individus les uns sur les autres, une meilleure connaissance du rôle des gestes dans le phénomène initial de l'accommmodation mentale entre individus serait pour elle de toute première importance.

Pur comprendre les origines du langage et son histoire, on ferait peut-être œuvre plus utile en étudiant très attentivement les modes d'expression des populations arriérées et surtout des enfants de tous les peuples du monde qu'en s'efforçant de rechercher des filiations philologiques.

C'est une expérience vécue qui a attiré notre attention sur la valeur de la mimique. Nous avons fait en 1931 un séjour dans les Balkans. Nous nous sommes trouvé seul dans des régions de Bulgarie dont, non seulement nous ignorions la langue, mais même l'alphabet. Les caractères employés par ces peuples ne sont ni grecs ni russes. C'est un amalgame des deux avec des influences turques. Nous ne savions donc lire aucune inscription et avions la sensation d'être perdu. Il faut se trouver dans une situation de ce genre pour comprendre complètement le rôle joué par le langage et par l'écriture dans notre vie actuelle. Depuis lors, en 1951, nous nous sommes retrouvé dans une situation analogue dans des régions écartées de la Norvège, abstraction faite toutefois qu'ici, les inscriptions étaient rédigées en caractères latins. Mais il faut s'y trouver aussi pour comprendre le rôle considérable du geste. On ne s'imagine pas combien spontanément le corps entier réagit, comment il participe à l'élaboration de gestes, de signes et de contractions musculaires susceptibles de faciliter l'intercompréhension. Combien aussi celle-ci est possible, facile même. Sans doute ne peut-on étendre à l'infini les sujets d'une conversation ainsi traduite. Elle se limite à des choses courantes, à des motifs essentiels de l'existence banale. Nous étions étonné de voir comment aisément on peut s'en tirer. Mais, remarque importante, car elle montre aussi combien l'usage du langage oral est devenu chez nous prépondérant, nous parlions en même temps que nous gesticulions. Notre langage ne pouvait être compris, les gestes seuls pouvaient l'être. Seulement, l'un est tellement subordonné à l'autre, que les deux fonctionnaient de pair.

Depuis cette circonstance fortuite, notre attention a été attirée sur l'importance des gestes dans l'expression de notre moi intime. Et nous voyons des connections étroi-

tes entre ce fonctionnement particulier de l'être et de nombreuses manifestations de la vie courante et de nombreux phénomènes folkloriques. Combien n'y a-t-il pas de gestes rituels dans nombres de faits! Dans de nombreuses pratiques, à caractère superstitieux ou magiques, combien de mouvements et d'expressions de physiognomie à observer! Des gestes ne sont-ils pas signes d'attestation d'appartenance à des groupements particuliers? Que les danses ne nous révèlent-elles pas! Que d'attitudes ne sont pas imposées aux individus dans certaines circonstances! Au récit de contes et de légendes, tragiques ou comiques, que de réactions à noter! Leur intérêt sera d'autant plus grand que gestes et expressions seront ici accomplis dans des circonstances plus spontanées, moins apprises, pas du tout même. L'aspect traditionnel des faits, transmis parfois depuis un nombre incalculable de générations, leur donne encore une valeur plus grande.

De nombreux amateurs se sont préoccupés déjà de cette question. Ils ont plutôt ridiculisé la matière. Aussi, faut-il un certain courage, subir peut-être une dépréciation du crédit dont on jouit en disant l'intérêt. Ce n'est pas parce que des observateurs peu sages ont jeté le discrédit sur ces faits que ceux-ci ont perdu leur valeur. Il convient au contraire de les restituer à leur vraie place, sans vouloir en tirer de conclusion avant de les avoir minutieusement étudiés. Des efforts sérieux sont faits d'ailleurs pour y introduire des procédés scientifiques d'investigation. Le langage mimique, la physiognomie surtout finiront par conquérir leur place dans le groupe des sciences anthropologiques. Le jour où on se décidera enfin, à construire une sociologique fonctionnelle, leur importance apparaîtra pleinement.

Rappelons enfin que les langues sont des signes de différenciation, souvent même des motifs d'opposition entre groupements sociaux, tandis que les expressions de physiognomie ont un caractère d'universalité et de permanence qui en font des modes de rapprochement. Profondément humaines, elles sont antérieures au langage, et restent quasi invariables à travers les changements continuels de ceux-ci. La variété des langages est un obstacle au rapprochement des groupes humains. La mimique et le jeu des physiognomies sont davantage des éléments d'ordre unitaire.

ALBERT MARINUS

Bruxelles, Commission Nationale de Folklore.

(1) A. MARINUS, *Ethnographie, folklore et archéologie en Russie soviétique*; « Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire », t. XLIX, p. 173.

BOSQUÈTIA E LE SUE FAVOLE

Avemmo già occasione, in questa stessa rivista (1), di parlare del Borinage e della sua lingua. Vi sarebbe parecchio da dire sulle peculiarità di questa regione del Belgio, in ispecial modo sull'originalità del suo paesaggio e sulle qualità tutto particolari del suo spirito, mantenuto dalle vecchie tradizioni di carattere popolare. Anche il carattere degli abitanti meriterebbe un lungo studio, già fatto in parte dal nostro collega Albert Henry (2). Questa spontaneità aperta, questa generosità che non viene mai meno, questa bontà schietta e profonda dei più *meridionali* fra i belgi si nascondono dietro un'apparente grossolanità, un'irruenza chiasosa e dietro minacce mai portate a compimento.

Da ciò la rude efficacia di questo linguaggio che, per di più, ama il colore e le immagini; procede quasi sempre con metafore ed allusioni, di un realismo sempre pittorico, che richiama talvolta il detto di Boileau a proposito del latino: « le latin dans ses mots brave l'honnêteté ».

Ciò nondimeno il Borinage, terra prescelta da certi artisti, non fra i minori — basti ricordare Verhaeren e Van Gogh —, non ebbe letteratura propria fino ad un secolo fa. Pare che verso quest'epoca il medico Accarain abbia tradotto nel vernacolo di Pâtures le favole di La Fontaine. Rimasero tuttavia inedite.

Colui che doveva essere il primo poeta dialettale di questa terra, diede d'acchito alla sua letteratura le sue patenti nobiliari. Joseph Dufrane, che scelse il pseudonimo di *Bosquètia*, lo scoiattolo, nacque a Frameries, il 23 dicembre 1833. Pare che abbia avuto dai suoi le qualità che dovevano fare di lui lo scrittore alacre, spiritoso e divertente che divenne in seguito. Ma occorre subito notare che Frameries è, in questo meridione del Belgio, un'altra Marsiglia. Fu questo particolare ad indurre Dufrane a farsi autore: a 46 anni, lasciato da tempo il paese natio per Bruxelles, non aveva vergato ancora alcuno dei suoi componimenti. Ma forse la lontananza gliene rendeva più cari i pregi. Un giorno del giugno 1879, passeggiando per le vie di Mons, s'imbatté in un amico che, dopo avergli chiesto notizie della capitale, soggiunse: « Mè c'nè ni co Frameries p' ça, hein ». Questa battuta divenne il giorno stesso il titolo e il ritornello della canzone che viene oggi considerata quasi un inno nazionale: vi si deride con sorridente malizia l'orgoglio campanilistico dei *Framerisou*.

Da allora in poi, Bosquètia non smise più di scrivere. Riprese anch'egli le favole di La Fontaine. Ma piuttosto che tradurle semplicemente in vernacolo, togliendo loro questo sapore particolare della lingua del Bonhomme senza dar loro nuovi meriti, egli

le riportò nella sua regione, le adattò ai modi e allo spirito della sua terra. Demoustier nota, per esempio, che nella sua prima favola, *El leuie eyè l' bédot* (*Le Loup et l'Agneau*), tutte le circostanze di luogo possono essere riferite a Frameries: il ruscello è il ruscello di Feignies e il bosco da cui esce il lupo non è che il noto *bois de Coul fontaine* o *bois de l'Evêque* (Fénélon) celebre in tutto il paese. Ma anche i personaggi sono schizzati su tipi locali. Per un abitante di Frameries, il cittadino della vicina Pâtures è più rozzo, più grossolano, meno civile di lui. La parlata dei Pâturegeois riflette la loro rozzezza: il lupo parla — e parlerà sempre — in dialetto di Pâtures, come la scimmia parlerà « montese », allusione non solo al « singe du Grand-Garde » di Mons, ma anche al carattere dei montesi che i borains considerano schifftoso.

Nel trasporre nel suo dialetto gli apologhi concisi ed incisivi — quasi delle miniature — di La Fontaine, Bosquètia dove pensare alla facondia dei suoi concittadini, al loro gusto per il linguaggio pittorico. Talvolta la sua trascrizione tornò naturalmente a scapito dell'efficacia del testo: quando, per esempio, per rendere una sola parola dell'originale è costretto a ricorrere a lunghe perifrasi che — se anche interessanti in sé — smarriscono il succo del testo francese. Ma, in altre circostanze, la perifrasi raccolta in una breve metafora, o s'innesta nel carattere locale o acquista un valore del tutto particolare. Si pensi, all'inizio della favola *Le Lièvre et les Grenouilles* che diventa nel Bosquètia:

« *In ièfe au gite, acoîte, tout à s'n aise Busiôut.*
Quéco volez qu'on fasse
Ein in pareil eindroût,
Simon busie
Et s'embêtei comme in percot
Su in paratonnerre ».

I particolari pittorici talvolta sostituiscono una parola che già nel francese ha troppo dell'aria sapientona e, nel *Vieillard et les trois jeunes Hommes*, l'*Octogénaire* diventa:

« *in grâd-pér' pu cron qu'in pumie* ».

Talvolta — e Bosquètia non può dimenticarsi che ha, in un giornale locale, fatto schizzi politici — il particolare allude alla cronaca cittadina come in questo inizio del *Chartier embourbé*:

« *In djou eintré Fram'rie et Pasturâche*
(C'eit d'vent qu'on n'faisse in bon pavé),
In car a benn's querqui d'fourâche
Dèqu'au moyeu eit rinterré ».

Questo adattamento allo spirito locale doveva naturalmente condurre il poeta a ripensare le moralità delle favole. Si pensi

alla lunga conclusione data da La Fontaine
à *La Laitière et le Pot au lait*. Bosquètia dice, con ironica malizia:

« *I n'faut djamains sautei avu n'cruch'*
[pleine su s'tiesse].

Le sventure del corvo gl'ispirano questo consiglio:

« *Qu'i fusse au lait, qu'i fus se à l'crème*
Avalez vo froumach vous même. »

La moralità di *L'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses* viene dal Bosquètia ricondotta a queste due conclusioni:

« *Morales*

I

Les feum's, c'est comm des grands infants
Jeun' vût dou noir quand l'aut' vût blanc.

II

Si vos stez viel et amoureux,
Et qu'vos volez t'nie tous vos ch'veux;
Eimpêchez vo maîtresse
Dé sarquèlei vo tiesse. »

In fondo, dietro a queste trascrizioni in vernacolo degli apologhi di La Fontaine, incontriamo un moralista che ha molti tratti in comune col suo grande predecessore: il sorriso malizioso, il robusto buon senso, una concezione epicurea della vita e soprattutto il disprezzo più aspro dell'ipocrisia. Non solo egli accetta, facendolo ancora suo, il preetto di Boileau:

« *J'appelle un chat un chat et Rolet un*
[fripon], »

che commenta:

« *In tchi c'tin tchi, in cat c'tin cat*.
Après tout, i n'a ni d'offeince
Pusqu'on dét: bouch'qui rit n'pêch'pas »

ma nel recare ai suoi concittadini e contemporanei la lezione tramandata dai secoli, forse senza volerlo e senza neppure avvedersene, Dufrane diede alle prime opere dialettali del Borinage, un valore indiscutibilmente classico, che ha fatto sì che non paiono minacciate per nulla da invecchiamento (3).

ROBERT O. J. VAN NUFFEL

Uccle, Università

(1) « *Il Tesaur* » III, 1-3, p. 4-5.

(2) Cf. ALBERT HENRY, *Offrande wallonne*; Liège, Thone, 1946, p. 41-4.

(3) L'edizione più completa del BOSQUETIA è: *Centenaire de Bosquètia* (Joseph Dufrane); Frameries, 1933 (5.a ed.), 2 voll.; pref. di A. Demonstier.

TESTI FRIULANI INEDITI DEL XVI SEC.
(COD. VAT. LAT. 13711)

I

Queste poesie del secolo XVI che per la prima volta si danno alla luce, sono tratte dal Cod. Vat. Lat. 13711 (cc. 16-21), del quale già furono dati alcuni saggi (cf. « *Ce fustu?* », a. XXVII-XXVIII, 1951-1952, p. 77). Esse sono interessanti specie dal punto di vista linguistico e rincresce soltanto che il raccoglitore non abbia saputo dar buona prova come copista. Difetti già furono da noi rilevati e qui risultano evidenti soprattutto nei due ultimi componimenti, in cui la metrica non sempre appare rispettata e ci s'imbatte in talune strofe con versi mancanti.

CODICE VATICANO CC. 16-21

- Spunzuelle suur dulà mai fustu vuue
Voli mio di Domenie sanch mio dolz
3 No viostu ch'io mi sgramuli par te
Tu grappis lu mio cuur a sooz a sooz
E traïs duquant lu mio sanch in t'un
[chiauelli]
6 S'io no ti bussi io muur s'io no ti mooz
Tiriti un poch in cha ch'io ti fauelli
Ch'io no soi mie morbaat ni inspiritaat
9 Si ben ch'io soi smuartit e ch'io mi
[spelli]
Su tu uedes un poch lu mio toglaat
Quant ch'al è dut plen di faue e linz
12 Tu uores miei a mi no chu a Tomat
Io t'hai fat fazint a pueste un biel buinz
Dut lauoraaat di gasi dentri e fuur
15 Chio tal vuei daa stu no mi daas
[disquinz]
O sasinaze tu vioz pur ch'io muur
Io crot chu tu tornis ma di si par ueer
18 Tant mi uaal plaidaa a te chu a di
[chel muur]
Se maladet iu buus chu no beueer
L'Aghe chu la comari mi lavà
21 Quant chu in tal quinz duquant mi
[strafondeer]
Se maladet lu sech chu no sechià
Lu lin chu fees la fasse maladette
24 Chu mi leà e no mi pendolà
Se maladet Amoor e che saette
Che no mi dè in tai voij quant ch'al
[tras]
27 In chel di ch'al uee reuoste la barete
Se maladet chel pit e chel prim pas
Ch'io mudai a uignij chun te a balaa
30 Chu lis tos mans tu mi strenzes si tas
O sasinaze vuei zimi a pendolaa
Cusi biel nut e crut sun ches beorchis
33 Za chu tu no mi vus uedee ni plui
[chiaalaa]
Al è ben ueer ch'io no hai meretat lis
[forchis]

Ch'io no robai mai altri chu a mio
 [uon,
 36 Quant ch'al iare euri, un par di braijs
 [sporchis
 Si angh un trat fur dentri dal chialcon
 Io zupai dal uin dolz chun une spuelle
 39 Parce ch'ul signù disse ch'al iare bon
 Ma stu pur vus ch'io mueri oue spun-
 [zuelle
 Esal chest lu ben chu tu mi prometès
 42 Quant ch'io uignij chun te a man-
 [uelle
 Su pur tu tareuuardis tu disès
 Ch'io iari cusì biel e inculurit
 45 Ch'io parè propri un agnulut di zes
 Ma tu no cognòs anghmò flurit
 Quant ch'al sgripie e salte dal dret sen
 48 Al non è piscli chu uadi a torn si
 [pulit
 Ma chest è poch ma s'tu'l uedès sul fen
 Stuarzintsi e sgripiant uie pa la gnot
 51 Tu ti uelegnare s'tu fos di len
 Ma s'tu vus pur ch'io mueri io soi con-
 [tent
 Io ti farai starnette di fenolli
 54 Di pulizut di morozane e brent.

1. Spunuelle. Epiteto strano. Oggi per sponzuele s'intende un fungo mangeruccio. L'espressione *spunuelle* sùr la troveremo in altra poesia del Codice 4. sooz = solz, solco 5. chiavelli = ciaveli, tino 6. mooz = molz 8. mie, mica 10. uedès = vedessis 12. uorès = voressis? 15. chio = che jo; stu — se tu 19. se, sia. Però iu buus è plur. 23. fees, fece 24. pendolà, impicò 26. tras, trasse 27. vee, aveva 31. zimi, andarmene 36. evri, ebbro; braijs, brache 39. disse, diceva 40. ové, interiez. 45. parè, parevo 46. cognòs = cognossis 48. piscli = ? G. Costantini ha pischi per 'fischietto' 54. brent, margheritona.

Al so chiaf tornaran da chi in daür
 Duttis lis aghis dal mar su curint
 57 Saran stellis in tiare e lu cijl scuur
 Jevarà lu sorelli ad altre ijnt
 Parcè chu là ch'al ua cumò a polsaa
 60 Sarà lu so ieuad biel e lusint
 Mi par di podedee chest indouinää
 Po chu bielsole uoo m'haues gabbaat
 63 Chu mi debeuis tra dubis iudaa
 Voo che disseuis za pal temp passaat
 Di sintissi par me tal fuch a dues
 66 Chu vus brusause 'l cuur e lu flaat
 E chu la chiar vus cunsumaue i vues
 Ch'un hore un dì, un di vus parè un an
 69 Che steuuis sence me sence haué mès
 Son chesgh bieï traz s'use cutal ingian
 A un chu crot chun buine fe duquant
 72 E chel chu pari bon pari mal an
 Si ch'al no vus bisugne credi tant
 Chu see un chiarabaldan un fros parcè
 75 Che si voltaas plui che si lais uoltant
 Io dij dal bon uolee de buine fe
 Ch'aj vuestriss mazorenz dijs voo
 [polzettis
 78 E tuelis sì ch'al fos no sai di ce

Scuffis puartaa voo in chiaf e no ba-
 [rettis
 Di stoppe lu ceruel voo haues fodraat
 Intellet hauin noo uoo sees fraschiet-
 [tis
 Al pies voo s'attacaas in ueritaat
 Po che pias dal puar lu chiaf in man
 Hauint la code a un trat imbochiaat
 In chest m'ingiane ciart ogni domblan
 Chu haues in zuchie sal e bon ceruel
 Par un baron tolares un cosean
 E tuellares par un'ochie un purciel
 Chu fos ben gras e di bon pel e grant
 90 E jarès si chu voo giambit si biel
 Voo saues ben di ce ch'io dij duquant
 Che m'haues par un altri abandonaat
 93 El vuestri antich amoer in lui uoltant
 E siben voo m'haues sì tas gabaat
 Di perdonaus no vuei za restaa
 96 Daspo ch'haues plui biel moroos
 [chiatat
 E vuei misser Domeni Deu preaa
 A braz auiarz chu vus fazi contente
 99 E vus metti chun lui tuest a polsaa
 Chun lui no hauarès mai une stente
 Ni inglau ni pinsijr ma simpri mai
 102 Asbagh squettis e lat chun de polente
 Pan e uin uo hauarès lu mes di Mai
 Ni mai larees un trat a mirindaa
 105 Che no mangiaas chul pan formadi
 [o At
 Ni credit io chun chest mio faelaa
 Smatti ni voo ni lui lu ueer disint
 108 E se uoles no sai po bertzaa
 Che quant ch'io dij une chiose io no
 [mi squint
 E uorès mantignile di ualent
 111 Cul mio spioot quintre dis scombatint
 Baste che haues chiataat un Mazorent
 Di bielle iette biel sbraf e scortees
 114 E preseaat di dugh par grant brigent
 Al è staaat da doi agn e quatri mees
 A siruù lu Re Carli in te so cort
 117 E lu chiarezar tas dugh chei Francees
 Chui gli dee un flor chui une rose d'ort
 120 Tal gli deue une zoie e lui sol iare
 Cnu scouaue lis stalis e la cort
 E pe soo compagnie lungie e chiare
 123 Al lu fes un dai sie barons chel Re
 Dai maiors po chu fos in te so tiare
 Al è uer di chest ch'io dij alla fe
 Dal chiaf chest dubit lui vus po giauaa
 126 S'al vus mostre lis bolis e la fe
 Plui di duquangh lui vus purà mostraan
 129 Su pai braz in te schene e là dal cuul
 Patentis d'ogni sorte a ce chialaa
 E par chest no mi dijt voo mariuul
 S'io m'hai lassa[t] schiampaa chest
 [cuul di bochie
 132 Ch'al lis ten là chu piardi al no lis vul
 Es ualin trop une chu doure rochie
 135 O ties o file al lis faas baronessis
 Chialaat mo s'al impuarte s'al in
 [tochie

- 138 *Par chest morose chiare daitij presse
No piardit plui lu temp fait ch'al vus* [tueli]
- 141 *Ch'al vus farà domblan e principesse
Chun ognī d'un voo tacares in squelle
Di chei sì grangh barons dal Re di* [Franze]
- 144 *Si ben no hauaran ni zac ni mielle
Pur che sepin pulit douraa la lance
E corri quatri cinch sis e siet cors
Fichiantusal da pit simpri de panze.*
68. *parē*, pareva 69. *mes* = ? 74. *chiarabaldan*, erba o primo fieno (Arch. Gl. It., IV, 335)
75. *dij*, dico 77. *dijis*, date 83. *piás*, pigliate
87. *cosean*, povero contadino. La voce ricorre più volte nel Cod. 101. *inglavi*, assillo 102.
Asbagh = ? 108. *bertizā*, berteggiare 113.
sbraf e scortees; qui si tratterà d'un s intensivo 114. *brigent* = *brighent* 117. *chiarezar*, carezzarono 127. *purā*, potrà 133. *es*, esse; *dovere*, adopera 136. *daitij*, datevi.
- 141 *Amoor dumblis par voo lu Cuur mi* [sclappe]
- 3 *E chun saettis simpri al m'al foroppe
E simpri ch'al mi trai simpri al mi* [clappe]
- Si ch'al m'ha pres a un laz ni mi di-
[sgroppe]
- 6 *E voo ch'hauées offes ua disleade
E io ch'io vuei fuij plui tas m'ingroppe*
- 9 *Sì ch'al m'è fuarce a faa une disperade
Za che son cause lis vuestris bellezzis*
- 12 *E za chu voo di fe mi sees manchiade
Se' maladet Amoor l'Arch e lis frezzis
Chu mi leà chun chel vuestri biel vijs
Chu mi strenzè chul grop des vu[e]-* [istris strezzis]
- 15 *Ahimè ch'al fo sì prest e sì improuijis
Chu a pene io 'l vedei chul Arch* [distees]
- 18 *Chio dubitai ch'al no m'hauès vcijs
E uoo uidintmi 'l cuur d'Amoor offees*
- 21 *E spissulant de plaie un flum di sanch
Mens pietat di me d'ogn'hore hauées
Al ha di frezzis un carcas al flanch
E cerchie di mazaa simpri la ijnt*
- 24 *Ni zamai di sriij si chiate stanch
Se' maladet lu mio crudeel istint
Chu mi sfuarce ad amaa simil Ma-* [donne]
- 27 *Chu fuch d'Amoor par me za mai no* [sint]
- 30 *Debbio donchie preaa cui chu mi fui
E chui d'Amoor non è stret in chia-* [dene]
- 33 *E io za che soi mio fami d'altrui
Chui hauarà pietaat alla me pene
Za chu amoor chul so stralaz mi* [strenz e laze]
- 36 *E su leaat istees prison mi mene
Ahimè, Ahimè, Ahimè chu Amoor mi* [maze]
- 39 *E su par ben siruij io muur a tuart*
- 33 *Cause è cuiee chu simpri 'l cuur mi* [straze]
- 36 *Ben chul mio cuur di iee mai no si part
Fazi pur cho che vul la traditore
Ch'io foi simpri sarai so vij e muart*
- 39 *I prei Deu dal Cijl chu lis mans iontis
Si ch'al dischiazza dal parauijs Adam*
- 33 *Za chu ad amaa no son lis Donnis* [prontis]
- 36 *Dischiazzi 'l Dioo d'Amoor dal so ream.*
3. *mi clappe* = mi coglie? 4. *pres*, preso (ital.) 5. *va* = vais, andate 15. *ucijs*, ucciso (ital.) 19. *carcàs*, turcasso; voce usata più volte dal Mariuzza (sec. XVIII) 29. *stralaz*, strale (ital.) 30. *istees* = disteso? 35. *cho*, come.
- Quaal è chel Cuur d'Amoor tant inimij
Tant tirribil crudeel et insolent
- 3 *Chu si podès paraa di no vaj*
- 6 *E qual è chel Hipocrit e chel sent
Chu no blestemi e cridi ad alte voos*
- 12 *O muart chu mai no jaas nissun* [content]
- 15 *Cumò chu chel biel floor fresch e zoioos
De Bielle spillimberge o ce pechiaat*
- 9 *'E zude si chu l'Agnel in man dai loos*
- 18 *Cumò chu chel so chiamp tant preseaat
La maioo part va steril e pustote*
- 21 *Par no iessi al debee ben lauoraat
Quant ch'io m'al pensi un fuch e un* [uelen]
- 15 *Mi salte adues chu mi bruse e scotte*
- 18 *Cugnussint lu so mal dontre ch'al ven
E di crudel pari cheste botte*
- 21 *Chu t'ha tollet ogni content sauint
Chu sie pass vuelin chiarn no pan* [ni iotte]
- 24 *A ij stiè ben un zouin biel pussint
Chu gli fajes chiarezis e ben stroppas*
- 27 *Là chu la piel gli manchie e mens* [gl'incint]
- 30 *E no chest uielli ch'ul cutal in bas
A fallu staa chul chiaaf ieuat ad alt*
- 33 *Vne stangie gli vul e un forchiás
Sal fos to pari Orlant s'al fos Ribalt
Vn gli dirès sul vijs ch'al ha fat maal*
- 36 *A schiauazai 'l quel chun un tal salt
Ouue ce manchiament o ce gran fal*
- 39 *Ch'une robe sì braue hebbi sul floor
De sooo plui bielle etaat a sta di bant*
- 42 *O Robbe o solz poschieso laa in profunt
Za chu par voo la bielle spillimberge*
- 33 *Stade 'è tradide e sasinade al mont*
- 36 *Za chu par Voo sì bielle Donne Alberge
Dongie d'un vielli di plui di ses-* [sant'agn]
- 39 *Chu no gli tire in quindis Agn la verge
E quant ch'al gli debbes ben sbatij* [epagn]
- 42 *E faij chiarizuttis multu ben
In tal mistiijr da bas gli trai l'Agagn*
- 33 *Ma noo latisanoz pal duul ch'hauin
Zin sì chu disperaz chi e culi*
- 36 *Maladint la to sorte e 'l to distin*

Maladint lu pont e l'hore e 'l di
 Chu gli plasè chel ueli e lu planet
 45 Chu gl'inclinà in chel trat a dij di si
 Ma seisi finalmentri maladett
 Chui chu gli dè ad intindi e metti
 [in cuur
 48 Chu lu tuessi fos dolz sì ch'ul confett
 Qual è chel Artisan o chel signoor
 Chu non hebbi par te trat un suspijr
 51 E chu no see chul temp staat to ma-
 [door
 E di pais lontans e juristirs
 Par hauê pas e par hauee restaur
 54 Mil zouign t'han vulude par muijr
 Ma tu par zel di robbe e di Thesaur
 E par hauee bondantie di pan
 57 Has fat al fin si chu la moschie d'Aur
 Ma za ch'al fin lu rimpinac daûr
 Lu tempestaa no ual nì starua 'l chiot
 60 Quant ch'ul purciel è di chel tissut fur
 Ce si vul faa si no qualchi bon vott
 E preiaa Dioo chu virtuut concedi e
 [to carnal t...
 63 E sapientie in procurati Aiut
 E noo di Latisane ni usion (?)
 Prijn Amoor chu gli dee patientie
 66 E rimiedi alla soo gran passion
 Id est a gouernati chun prudentie
 Ai sie bisugns e gran necessitaaz
 69 E chun chest no tulin buine licentie
 Chui voij plens di lagrimis bagnaaz.

 8. bielle Spillimberghe, la bella contessa
 di Spilimbergo 9. loos, lupi 19. a ij = ai, li;
 pussint, vigoroso 31. poschieso, possiate; pro-
 funt (ital.) 37. epagn = ? 40. latisanoz, abi-
 tanti di Latisana 54. zovign, giovani 67. go-
 vernati, forse governasi.

 Su su mamui alla giostre
 Ch'al è cha lu dentri met
 Iu dal chiaf giauat l'elmet
 Ch'al è 'l temp di faa la mostre.
 5 Su cu mamui alla giostre.
 Metit pur lu pit in staffe
 E montaat prest a chiaual
 Ch'al si dijs chu in vne val
 Son uignuz par cori gl'ongiars
 10 Faijtiu zif iu par chei zondars
 Alla uoite dai paluuz
 Chu a San Stiefin ian sintuz
 Alguns nestris talians
 Su uignijt chun loor es mans
 15 Voo in fares colaa une frotte
 Chui chu fas la prime rotte
 Ver Marches al si dimostre
 Su su mamui alla giostre
 20 Su su prest drezzaat lis lancis
 Chu in chest laas simpri fo taze
 Colpe son s'al s'indamaze
 Iu chiauai che han spes sot
 Imparaat però un biel bot
 Se uorees rompi une lance
 25 Tignit dret da pit de panze

E menaat spes iu calcagns
 Che fares iu luchs scosagns
 E chiatas conz e Marches
 Sul frontaas al fin dal mes
 30 Quant chu l'hom la lune mostre
 Su su mamui alla giostre.
 Al si dis che son par corri
 Dal chiaual di code lungie
 Su la strade ben si slungie
 35 Seguitai chiazaau fuur
 Chu sintinsi di dauur
 Messedant in talian
 Di lor s'emple ogni foran
 Par hauee la fuge al cuul
 40 Nominant ce ijnt chu giostre
 Su su mamui alla giostre.
 Stait pur voo d'intorn San Stiefin
 Ch'al ijn uan angh a Palmade
 Chu che fo la prime strade
 Quant chu a corri scomenzarin
 Daspò che s'inuiarin
 A passaa par Coneglan
 E gauarin prest la jan
 Fur dal quarp iu nassantaaz
 50 Benche sein liberaaz
 Vne part par se a Florenze
 Hauint fame che semenze
 Pal Agnel chu a ij si giostre
 Su su mamui alla giostre.
 55 Quant chu sunin lis trombettis
 Parat uie a dutte brene
 Ma no dait dal laas de schene
 Ch'al è colp di traditoor
 Voo hauaressis poch honoor
 60 Par un sool chu uo tochiass
 Al bignàs che s'indalassis
 Dugh al soit di Florentins
 Se sares bogn Mat culins
 Voo amares la patrie vuestre
 65 Dugh fazint a usanze nestre
 Simpri mai in ogni giostre
 Su su mamui alla giostre.
 Chei chu dan in tal Anell'
 No s'acostin ai sclopez
 70 Ed angh mens di Falconez
 Pal pi riul dal fuch zamban
 Chu duquangh si brusaran
 Se no fuin in Toscane
 E voo giostraat e furlane
 75 Simpri mai paare chun pance
 No giostraat dal altre bande
 Chu la lez no lu comande
 Ni ben lu lus stres s'inclostre
 Su su mamui alla giostre.

4. mostre, mostra militare, parata 9. ongiars, ungheri 12. San Stiefin, villa sulla strada che conduce a Palma 21. s'indamaze = ? 29. frontaas = ? 35. seguitai = seguitait 43. Palmade, villa già esistente nelle vicinanze di Palma 47. Coneglan, Conegliano o Conoglan 51. se = sei?, essere 53. a ij, ivi 61. s'indalassis, ve ne andaste (cfr. Sindilâsi del Vocabolario 63. Mat culins = masculins ? 70. di Falconez, forse meglio ai falconeze

71. Verso incomprensibile 75. Pure incomprensibile. Manca un verso che faccia rima con *pance* 78. *lu lus, l'uscio; stres*, forse per *stret*.

Da notare la somiglianza di questo compimento colla Cingaresca pubblicata da V. Joppi nell'*Arch. Glott. Ital.*, IV, 282.

GIOVANNI B. CORGNALI

Udine, Biblioteca Civica

DELLE SIBILANTI DA C' (=CE, CI) E DA S NEL FRIULANO

Nelle parlate friulane, secondo l'ASCOLI (*Arch. Glott. It.* I, p. 523), da CE, CI si sarebbe avuto *z* (= *s* sonoro) tra vocali, *s* (= *s* sordo) in ogni altro caso (formole iniziale, finale e postconsonantica: *azéd, plazé, conduzi, azan ACINUS, vizin, rezint, cuzine* ecc., di contro a *serni CERNERE, sengle CINGULA, selile CILIA, sinitze CINISIA* ecc.; *curnis, pes, pas, lus, laris, ecc.; sersena CIRCINARE, imparsévi-si -PERCIPERE, forsele, pulsin, fals, puls ecc.*). A diversità di condizioni antiche il Maestro non accennò, né qui, né nelle *Annotationi ai «Testi friulani»* (*Arch. Glott. It.* IV, pp. 342 sgg.); ma l'ortografia di quei testi, editi dall'Ioppi, sembra darci *c* (ç), e più raramente *z*, per CE, CI iniziali e postconsonantici, *s* per CE, CI intervocalici, anche se diventati finali (e per *S* in ogni congiuntura):

I. a) *cera, -e, ceris* (e *zera, ziriuz*), *cercha[r], cerchade, cerchis* 2.a sng. ecc., *cerff, cerneli, cerviel* (e *z-*), *cerclis, celade, -adon, celar CELLARJU, cene, cent* (e *zint*), *centenar, cesire* (e *zesera*) *CICERA, cesi[sl]endeli, cessà cessò, cévole* (e *z-*), *ciart* (e *ziartis certe*), *cil, cijl, cil* (e *zil*) *cielo, cintura, cime, Cividale* (e *ç-*, e *z-*) *Cividale* ecc.; *[a]ricevi, ariceu, ricevey* ecc.; *zaresias* *cillege, zent cinto, ecc.* - b) *la purcita, purcitz, purcziel [g], purc[i]ei* (e *porzi, purz[i]el*); *cercen* sng. e plur., *cerchio, -i, cercenat; s'imparceve, -arces; arciavol* (e *arziavul*); *polzette, -ettis*; *Sent Francesch, Francischin; canzilir.*

II. a) *[a]plasè, plasee, displasè, tasè, Trassem 'Tricesimo', visin, visine, chusine, fusine, gusiele ACUCELLA, navisiele, Flumisliel, dusinta, disint dicendo, fasint, fasint, lisiarte, crosette, ecc.; cesendeli, seseledo[r], -ador SICILATORE, masanà macinare, ecc.; cesire (e *zesera*) *CICERA*, ecc. *[cozer, trezinte, duzinto]*. b) *dis* dieci, *parnis, varnis, Felis (-iz, Filiz)*, *dijs* (*dis, dis*) dice; *jes, fees* fece, *pas, veraas* *VERACE*, *fornas, jaas* 2.a e 3.a sng., *confjaas* 3.a sng., *plas* 3.a sng., *si complas, taas* 2.a sng.; *chros, crôs croce, lis crous le croci, voos vos voce; lus luce, [r]iluce, dus* (con)duce; ecc.*

III. *insurit ESURITU* *Rom.* 39, p. 450, *consintiment, ecc.*

Tra l'esito di CE, CI e quello di S, preceduti da consonante, correva realmente una differenza, e fu avvertita, ed è la ragione per cui ancora oggi si scrive *imparsévi, purcièll, purcite, forcèle, forcine, chalcine, cercin, cercenà* ecc. (1), di contro a *insavorà, insielà, arsi* abbrustolare, *versòr* vomere, *salsizz* ecc.?

Sul grave problema già richiamai (ma invano!) l'attenzione dei colleghi molti anni fa, nel vol. XI (N. S.) degli *Annali delle Università toscane*, a proposito dell'ant. friulano *inseri* «carnevale», da me ricondotto a INCIPERE in *Dante-Leopardi*, 34 e in *Wörter u. Sachen* III, 99. Ne riparla qui, augurando a queste mie linee una sorte migliore.

CLEMENTE MERLO

Pisa, Università

(1) E anche *pulzin, pulzár* pulciao, *polzéte* fanciulla ecc.

I PROSEGUIMENTI ROMANZI DI *accola

Il Meyer-Lübke, nel suo *R.E.W.*, pag. 7, n. 81, per il lt. volg. *accola 'vicino' conosce solo un esempio engadinese *accla* 'Gut mit Stallug ausser dem Dorfe' e uno poschiavino *accola* 'id.'. Ma la parola, nelle sue due forme, con o senza la sinope di *-o* vive su spazio più vasto. È inoltre da notarsi che si è avuto in essa un passaggio dal valore di aggettivo a quello di sostantivo. In origine *accola* 'vicino' è aggett. cfr. *Livio* 1.7.5 *pastor accola*, e sost. cfr. *Tacito, Ann.* 1.79 *accola fluvii*. In mediolatino prende il valore sostantivo di 'Nebengut, Aussengut' ('accolae mansi, qui accolarum erant, et ab iis colebantur, *Annales Francorum Bertiniani*, 866, Du Cange) e in questo significato si continua nel ladino: Ascoli, A.G.I. VII, 411,4 la ritiene «parola di bassa o dubbia latinità» e dà una forma *accla* 'Landgut', e più anticamente anche una forma *acla* 'mansus vel acla' (Du Cange, in *Metzer Urkunde*, 1,756). Salvioni R.I.L. 39,605 cita tra le voci ladino-poschiavine anche *accola* (Stat. C. 93, V) 'cascina di campagna, gruppo di casolari separati dal comune'. La spiegazione formale ci viene dal Paris, Rom. 23.338, n. 3 che spiega *accola* 'domaine adjacent' > *domaine* (da uso aggettivale 'terra, villa *accola*') similmente a quanto è avvenuto per *mansum*. Con questo si accordano i *Probhefte des Dicziunar rumantsch-grischun* di Jud e Pult, S. Gallo 1933, in cui la parola ha il senso di 'Viehstall in der Nähe des Dorfes, Gadenstatt, Vorwinterung; Maiensass, gelegen unterhalb der Alpen, in Wiesen teilweise gedingt, selten Aecker; Gebäulichkeiten des Gadenstatt' e dove la minuziosa

elencazione degli studiosi svizzeri non fa che ribattere i significati già conosciuti. La parola entra molto spesso come formante di toponimi ladini nel Soprasilvano, in Engadina, Poschiavo ecc. (per es. Nogglis presso Pfunds, Agglis presso Sterzing). Ora, anche in albanese lo Jokl, in RIEB III, 78 conosce una parola *asull, ashtull* 'Winterweide' che egli interpreta: *a*-=prep. per cui cfr. lat. *ad*, *got*, *at*, gr. *o* *aia-* ecc. + * *sell* per cui cfr. la serie di alb. *sjell* 'recare, portare, trattener' che G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der Alb. Sprache*, 386 trae da una radice **kwel-* da cui anche il lt. *colo* (cfr. Walde-Hofmann *Lat. Etym. WB.* 246). Il significato, che è dato anche da Cordignano, *Diz. albanese-italiano*, 5 («luogo seminato ad orzo o avena, per essere di pascolo inverno») e le sue variazioni locali si spiegano, secondo lo Jokl, con le condizioni climatiche dei luoghi dove la parola è in uso. «Das Wort, continua Jokl, war in einer der retoromanischen und des urkundlichen galloromanischen analogen Bedeutung, ebenfalls Balkanlateinisch. Es lautete in Balkanlatein **accola*». Egli pensa anche che si tratti di un calco linguistico dal latino, sulla base ie. **kwel-* 'tratteneri'. La parola latina si continuò nelle due forme *accla* di preferenza al N, in area ladina, e *accola* al S, in area balcanica. Non è quindi di origine franca, ma latina volgare, viva in Illiria, in Gallia e forse anche in Rezia, scomparsa invece nella zona intermedia (Italia peninsulare), dove vive peraltro una parola di evidente origine dotta 'accolito' che si può riportare alla stessa base latina, ma che è sconosciuta al Meyer-Lübbe. La spiegazione di Jokl, foneticamente ineccepibile, ci sembra convincente anche dal punto di vista semantico, tanto più che essa ci permette di giungere a delle interessanti conclusioni:

1) La storia di **accola* e la sua area di diffusione seguono da vicino quella del lt. volg. **mansum* di significato affine, che il Mayer-Luoke, R.E.W. 433, n. 5322 continua con le seguenti forme romane: rum. *mas* 'Schlafstätte für Schafe', trev. bell. *mes* 'Bauernhof' catal. *mas* 'Bauernhof'. Anche una breve indagine sulla storia di questa parola in Italia convincerà di quanto andiamo dicendo. Anche **mansum* infatti presenta il passaggio dall'uso aggettivo a quello sostanzioso, e la sua area di diffusione ladino-balcanica coincide grosso modo con quella di **accola*, del quale però si diffondono più largamente in Iberia e nei dialetti italiani delle Venezie, oltre che in ladino orientale.

2) Si tratta quindi di due parole ugualmente diffuse nell'ambiente agricolo la cui continuazione e la cui area di diffusione corrispondono alle norme Bartoliane dell'area laterale e dell'area meno esposta, maggiormente conservative, in confronto dell'area

centrale (Italia) dove le continuazioni di ambidue le forme sono mancanti. La continuazione di queste parole in ladino, e rispettivamente in latino balcanico, è un interessante esempio della validità di queste norme.

GIUSEPPE FRANCESCATO

Udine

PER L'INTERPRETAZIONE
DI USI DI CONFINE

Un matrimonio controverso fra villaci sloveni della Val Natisone fu discusso a Cividale nel 1556. Il documento giuridico, edito e illustrato dal chiaro prof. C. G. Mor (*Consuetudini matrimoniali degli Slavi di Val Natisone nel Cinquecento*; «Ce fastu?» XXIV n. 5-6, XXV n. 1-6, 1948-1949, pp. 154-9) sarà senz'altro ancora oggetto di discussioni fra specialisti di storia del diritto, tradizioni popolari giuridiche, usi matrimoniali ecc. Non essendo uno specialista in materia, mi limito a qualche osservazione di carattere metodologico.

Fin dalle prime pagine l'autore dichiara che quelle da lui trattate «son costumanze italiche, e non slave», per arrivare poi alla seguente conclusione: «Non è difficile constatare come nel '500 gli Slavi della Valle del Natisone si fossero pienamente adeguati alle costumanze italiche... e avessero ormai abbandonate le loro originarie...». Tuttavia le prove addotte non mi sembrano convincenti. Prima di poter così categoricamente escludere ogni elemento slavo negli usi di cui fa parola il documento preso in esame, occorrerebbe affiancare alla serie delle *analogie italiane* (il cui peso non intendo svalutare) una serie documentata di *discordanze slave*. Siccome ciò non è stato fatto, il problema deve considerarsi tuttora aperto.

D'altro canto, a mio modo di vedere, chi volesse semplicemente insorgere contro le conclusioni di cui sopra e farsi paladino della tesi opposta, cioè che quelle costumanze siano slave anziché italiane, ricadrebbe nello stesso estremo del Mor. La prudenza nell'interpretazione di fenomeni di vita popolare in zone di confine non è mai troppa. In modo speciale va sottolineato che tale studio è quasi inconcepibile senza la consultazione della letteratura relativa al di qua e al di là del confine (etnico-linguistico, storico, religioso o quel che si sia).

Allorché il prof. Mor, come egli stesso promette, riprenderà in esame qualcuno dei problemi trattati nell'articolo da cui abbiamo preso le mosse, potrà trarre profitto sia da fonti locali antiche (G. F. Tommasini, J. W. Valvasor ecc.) sia da opere moderne riguardanti il folclore sloveno e slavo meridionale in genere. Tanto più che l'incarico all'Ate-

neo triestino gli dà occasione di conoscere più da vicino il mondo slavo e quello sloveno in particolare.

MILKO MATIČETOV

Ljubljana, Etnografski Muzej

Le osservazioni di carattere metodologico, che il dott. Matičetov mi aveva già comunicate in una lunga e cortese lettera privata, non sono tali da infirmare le conclusioni a cui sono giunto nell'articolo incriminato.

Infatti gli elementi che sono balzati in primo piano nella questione matrimoniale di Tribigl sono *tipicamente* italiani, come la « bibaria vini » tra fidanzati e la « morgen-gabe » (quel « mocenino » dato alla sposa la mattina dopo la consumazione del matrimonio). Se, come mi faceva osservare il M., l'uso del vino era diffuso fra gli Slavi meridionali, esso non entra, per ciò che ho potuto verificare, come « elemento tipico » del fidanzamento, come invece troviamo in documenti italiani del Tre o Quattrocento. E la « morgen-gabe » - vivissima in Friuli ed in molte parti dell'Italia settentrionale - è sconosciuta agli Slavi. Invece può essere più esteso l'uso del matrimonio clandestino, cioè lo scambio delle parole « sacramentali »: nel sec. XVI anche presso gli Slavi meridionali poteva essere invalso e diffuso il concetto romano-canonico che il consenso, chiaramente espresso, costituisca la base del matrimonio (« consensu facit nuptias »), ma occorrerebbe poterlo documentare, ciò che, anche attraverso il folclore o la novellistica tradizionale, non mi fu proposto dal M.

In complesso, « rebus sic stantibus », non mi pare di aver valicato quel confine di cautio indurre a cui mi ispiro generalmente, specialmente in materie delicate quali son quelle di derivazione, e non ho, per ora, ragione di modificare le mie conclusioni, tenendo conto che gli Sloveni della Val Natisone da secoli, ormai, gravitavano verso la pianura friulana.

CARLO GUIDO MOR

Modena, Università

PUBBLICAZIONI

Di grande utilità per gli studiosi di folclore, soprattutto per quelli che aspirano a procurarsi una cultura in argomento, riuscirà la *Storia del folklore in Europa* di GIUSEPPE COCCHIARA (Torino, Einaudi, 1952, p. 626 ill.). Essa non contiene un semplice elenco di nomi e una mera esposizione riasuntiva di dottrine (vero è che un lavoro di storia ha da essere, anche, compilazione: non nel senso di arida sequela di citazioni, ma di accurato vaglio di documenti): contiene anche una valutazione critica delle va-

rie teorie e dei vari metodi, adottati da quei maestri che del folclore hanno fatto una scienza. Opera dunque assai laboriosa, che si inizia con la « scoperta » delle civiltà primitive e, comunque, estranee al vecchio continente; per giungere - rievocando i contributi dei vari Boden, Bayle, Fontenelle, Vico, Muratori, Rousseau - all'Ottocento, fecondissimo anche nel campo delle tradizioni popolari, con i Grimm, il Müller, il Benfey, il Paris, il Rajna, il Bédier, il Nigra, il D'Ancona, il Comparetti, il Pitrè. L'a. di questa storia tratta anche della etnografia, per i riflessi che lo sviluppo di tale scienza ebbe ed ha sullo sviluppo del folclore: così noi leggiamo pagine assai informate, che trattano di antropologia, di mitologia, di animismo, di totemismo. I curiosi di fiabistica troveranno qui sinteticamente esposte le teorie legate ai nomi dei Tylor, del Saintyves, del Lang; e coloro che vogliono conoscere lo stato attuale degli studi di folclore e la posizione dei più eminenti cultori della materia trarranno da queste pagine un'idea sintetica dello Schmidt, del Van Gennep, del Menéndez Pidal. Il contributo degli italiani al progresso degli studi folclorici trova una illustrazione adeguata, ma non eccessivamente ampia (un difetto del genere, massime nei riguardi del Pitrè, sarebbe stato tuttavia comprensibile): perché il C. che, tra parentesi, ha perfezionato i suoi studi fuori d'Italia, osserva i problemi con spirito veramente europeo, che gli fa evitare atteggiamenti campanilistici. Arduo sarebbe scendere in particolari, ma non v'è chi non riconosca che anche un profano potrà trarre da queste pagine concetti sufficientemente chiari, ad esempio, sulla pregiudiziale divisione dell'Italia nelle due zone dei canti narrativi e dei canti propriamente lirici (C. Nigra); sulla diffusione dello strambotto nelle tre principali forme dell'ottava, della sestina e della quartina; sulle preoccupazioni unitarie del Rubieri; sul limite dell'affermazione danciana circa l'origine del canto lirico italiano; sul poderoso impulso dato dal Comparetti nel campo della filologia non solo classica; sui fondamentali chiarimenti del Croce in merito al « tono » della poesia popolare; sull'apporto animatore del Barbi nel campo delle inchieste. E ancora i concetti del folclore come scienza autonoma, del popolo « creatore », del perenne rinnovarsi delle tradizioni trovano in questo libro un'esplicazione semplice e insieme dotta. L'opera del C. contribuirà a far conoscere meglio agli Italiani quanto importante sia questa materia, oggi ancora (pare uno strano contrasto) non sufficientemente « popolare », cioè tuttora malamente conosciuta: tanto che anche tra chi meno ci si attenderebbe non è raro trovare superficiali irrisori di quelle pratiche e costumanze, che sono documento eloquente e insostituibile di vita.

Non si può intendere una religione avulsa dalla civiltà cui appartiene. Quanto lo studio di una religione giovi a illuminare la storia di un popolo è dimostrato nel vol. di RAFFAELE PETTAZZONI, *Le religioni della Grecia antica* (Torino, Einaudi, 1953, p. 281 ill.), ristampato a distanza di una trentina d'anni dalla I edizione. L'esistenza in Grecia di un dualismo religioso riflette un dualismo sociale: la religione olimpica era propria degli aristocratici, quella misterica della plebe. Così l'orfismo («hai in te una particella di Dio»: linguaggio che richiama persino la predicazione cristiana) si differenzia dalla religione tradizionale. Il P., che è un riconosciuto maestro di scienza delle religioni, spiega il motivo del dualismo religioso col fatto che la civiltà greca era composta. Questi concetti egli assai brillantemente riassunse in una conversazione, che tenne di recente a Roma per presentare il vol. e che anche noi, «minimi intendentî», ebbimo la ventura di ascoltare. Una corona di studiosi illustri si strinse nell'occasione intorno al P., vicino all'abbandono dell'insegnamento universitario per i deprecati «limiti di età».

L'argomento trattato da ANTONINO PAGLIARO ne *Il contrasto di Cielo d'Alcamo e la poesia popolare* («Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani», I [1953], estr. p. 28) è estremamente suggestivo, toccando dell'origine della poesia popolare italiana. E l'averlo trattato in poche pagine con tanta nitidezza era possibile solo a chi, come il Pagliaro, possedesse una troppo esperta conoscenza dei problemi relativi alle origini, per non mettere perfettamente a fuoco l'argomento, senza digressioni e deviazioni. Il famoso contrasto di Cielo d'Alcamo, scrive il P., non è prodotto di arte culta né di arte popolare, ma giullaresca: la larga messe di espressioni proprie del parlar quotidiano o della sentenziosità borghese mostra poi che «il genere giullaresco a cui esso [contrasto] appartiene è genere 'mediocre'...: ma alla poesia popolare è collegato, poiché esso e il suo genere costituiscono il punto di partenza, il momento innovatore di una forma che presso il popolo ha avuto un'eccezionale fortuna» (pp. 30-1). Basandosi anche sulla presenza del distico di endecasillabi che chiude la seistica di settenari del contrasto, il P. indica la possibilità di un rapporto fra il contrasto stesso e lo strambotto anche nell'aspetto strutturale, ed è portato a concludere che la poesia popolare muove da forme della poesia giullaresca. Nello sviluppo della sua tesi l'a. traccia un riassunto delle famose polemiche, generate dal D'Ancona, sulla monogenesi e sulla poligenesi del canto popola-

re italiano, e ha la bontà di citare il nostro manuale sullo strambotto, dal quale trae alcuni esempi di canti affini.

Per cura di PAOLO TOSCHI, la Romagna avrà il suo «corpus» di tradizioni popolari. «Corpus» ridotto, avendo diviso il T., che si vale per quest'opera della collaborazione di alcuni studiosi locali, di ristampare vecchie edizioni introvabili o quasi, piú nuovi contributi: il tutto corredata di note. Così è uscito, intanto, il I volume di *Romagna tradizionale* (Bologna, Cappelli, 1952, p. XXXVIII-316), dedicato agli usi e costumi, credenze e pregiudizi. Il II volume riporterà testi di prosa popolare, il III di poesia. Il presente volume reca ristampati integralmente: il dialogo XXX della *Pratica agraria* del Battarra; i documenti inediti dell'inchiesta condotta durante il Regno Italico; l'intera opera del Placucci; un *Saggio del Bagli*; 500 notazioni folcloriche di L. De Nardis. Gli amanti delle vecchie tradizioni e, anche, dei vecchi libri, troveranno dunque raccolte, per una piú facile consultazione, opere di indubbio interesse: basti pensare che nel 1818, per opera del Placucci, l'Italia poteva vantare il primo studio (che il T. ristampa) sulle tradizioni popolari di una delle sue regioni. All'illustrazione di queste opere (tutte, esclusa la prima e l'ultima, dell'Ottocento) e della vita dei loro autori è dedicata la diffusa introduzione del T. (*Gli studi delle tradizioni popolari in Romagna*, pp. IX-XXXVIII), dove non manca qualche raffronto con usanze ancor oggi persistenti in Romagna o riscontrate in altre regioni (pp. XXXVI-II). Ma a uno studio comparativo occorrerebbe dedicare un intero IV volume.

Il signor GIACOMO MURARO, in *Contro corrente - per il canto popolare italiano in Italia* (Verona, Albarelli, 1951, p. 40), è nel giusto quando afferma che «si ha una idea quanto mai vaga, da [...] molti, di ciò che sia in Italia il folclore» (p. 8), e che sarebbe pertanto utile «educare il gusto musicale degli inculti nel rispetto della nobilissima tradizione italiana» e «dare informazioni piú serie in materia di musica popolare» (p. 39). Il M. non afferma esplicitamente che egli fa parte della categoria chiamata a illuminare gli inculti; ma, se così egli pensa, come pare (dal tono usato nel dispensare giudizi persino sul conto di alcuni dei piú autorevoli dei nostri studiosi), è probabilmente in errore. Questo non diciamo tanto a motivo di singole affermazioni («soltanto i componenti nati dall'estro poetico, ma fissati poi [...] sul pentagramma musicale, possono a buon diritto chiamarsi canti»: p. 7; «da noi i buoni canti popolari scarseggiano perché i poeti veri non si avvicinano, di massima, alla musica popolare per diffidenza; mentre i musicisti veri diffidano a lo-

ro volta della poesia popolare »: p. 12); né di inesattezze ed errori (i «doina» [?] svedesi: p. 10; «i 'felibres' resi celebri [?] da F. Mistral»: p. 11); né di citazioni d'autori troppo varie o di nessun peso nel caso nostro (I. Montanelli: p. 9; A. Baldini-Rualis accanto a... B. Croce: p. 15). Diciamo piuttosto di un equivoco fondamentale, nel quale l'a. cade quando afferma che, erroneamente, «benemeriti studiosi del folclore», come il Pi-trè e il Cocchiara, pretendono «che i canti popolari non dovrebbero essere di autore, ma bensì [!] di formazione anonima e collettiva» (p. 14). Il sig. M. non sa che, quando si afferma che il canto popolare è anonimo, non s'intende già che esso sia privo di autore, bensì che non si conosce l'autore o gli autori; o meglio che alla sua formazione ha concorso più di una mano (il canto popolare è «collettivo»). Il M. sbaglia grossolanamente quando crede che deve considerarsi d'autore — di unico autore — anche il canto popolare. Il canto «popolare» è tale appunto perché appartiene al popolo, nel senso che è stato creato da tutto un popolo. Il M. non sa forse che esiste un libriccino di Ramón Menéndez Pidal, *Los romances de América* (dedicato all'esame delle rielaborazioni cui è stato sottoposto uno speciale genere di poesia popolare dell'America spagnola), nel quale compare un brano troppe volte citato dai nostri studiosi, e che qui comunque riportiamo, perché il nostro a. abbia la comodità di leggerlo: «Frente al principio antirromántico que cada poesía tiene un autor, una patria y una fecha, creo que es preciso afirmar categóricamente este otro: cada verso o cada detalle de una canción popular puede ser refundido en un tiempo, en un país y por un autor diverso de los que refundieron cada uno de los otros versos o variantes de la misma canción. Frente a la afirmación moderna de que una poesía tradicional es anónima simplemente porque se ha olvidado el nombre de su autor, hay que reconocer que es anónima porque es el resultado de múltiples creaciones individuales que se suman y entrecruzan, su autor no puede tener nombre determinado, su nombre es legión». Il M. mediti su questo brano, e cerchi in una pubblica biblioteca, oltre agli articoli di Montanelli, questo volume, che si legge del resto in breve tempo non raggiungendo esso le 200 pagine. Se egli si fosse impadronito dei concetti espressi dal Menéndez Pidal, e se avesse letto queste e altre opere fondamentali italiane e straniere, non avrebbe stampato *Contro corrente* e avrebbe attribuito a sé certe «astruserie» che egli attribuisce, ad esempio, a E. Rubieri (p. 16), che fu nientemeno il primo a coraggiosamente tracciare, quasi un secolo fa, una storia della poesia popolare italiana. L'interesse, sia pure malamente regolato, che il M. mostra verso il canto popolare

lo porterà forse verso conclusioni più serie, dalle quali occorrerà oltre a tutto bandire certi preconcetti nazionalistici che affiorano ripetutamente nelle sue pagine.

Ci dispiace che di una assai preziosa serie di volumi, mandataci generosamente dalla Columbia University di New York e facenti parte della collana «Contributions to Anthropology», non possiamo occuparci se non per un cenno, essendo stati pubblicati i volumi già da parecchi anni. Il più recente è una raccolta di fiabe: *Kwakiutl Tales - New Series (part II - Texts)* di FRANZ BOAS; New York, Columbia University Press, 1943, p. VIII-228. Le fiabe sono state trascritte con speciale alfabeto fonetico, che è la forma più prossima all'unica registrazione perfetta: quella fonografica. Questa II parte è priva di note comparative: saranno forse contenute nella I, che non abbiamo visto? Non è possibile ormai compiere raccolte e studi di fiabe particolari, prescindendo dai famosi indici di A. Aarne e S. Thompson.

Si stenta a credere che da per tutto, fuorché in Italia, si trovino i mezzi per la pubblicazione di ricche edizioni concernenti il folclore regionale. Da noi libri del genere escono per l'intervento eccezionale di qualche ente o di qualche editore, o per il sacrificio di pochi o di uno solo. Altrove esistono invece programmi vasti e disegni coraggiosi. Un esempio è dato dalle numerose riviste di carattere regionale che escono attualmente in Spagna (come quelle edite dalle varie Giunte provinciali), e dalla serie sempre crescente di libri, interessanti l'etnografia e il folclore, pubblicati dal «Consejo superior de investigaciones científicas». Né è a dire che tali abbondanti pubblicazioni siano raffazzonate. Questa, ad esempio, dedicata ai canti popolari della Provincia di Madrid (*Cancionero popular de la Provincia de Madrid - I*, a cura di MANUEL GARCIA MATOS, MARIUS SCHNEIDER E JOSE ROMEU FIGUERAS; Barcellona - Madrid, 1951, p. L-108), si presenta realizzata secondo i canoni metodologici più severi. Non solo è preceduta da un bello studio sul folclore di Madrid (p. IX-XLI), da una introduzione sui criteri con cui la raccolta è stata realizzata (p. XLIII-XLVIII) e da una illustrazione del metodo seguito nel classificare i testi (p. XLIX-96-L); ma è altresì corredata delle melodie e di note sulle principali varianti locali. «Hemos de prescindir», leggiamo nell'introduzione, «en esta parte crítica del cancionero de la provincia de Madrid, de toda clase de investigaciones generales y de limitarnos estrictamente al examen del material publicado en este volumen, reservando el estudio comparativo y las conclusiones de mayor alcance a los volúmenes que se publicarán una vez editado un

número suficiente de melodias de las diferentes provincias españolas» (p. XLIV). Dunque attendiamo questo studio comparativo, che favorirà la ricerca dei raffronti con canti di altri paesi, dimostrando che anche di molti canti popolari madrileni la patria è il mondo (come di *El Mambrú*, p. 77, il quale non è altro che una delle infinite varianti di *Malbrough*: cfr. V. Santoli, *I canti popolari italiani*, p. 69 n.a 1; P. Toschi, *Fenomenologia del canto popolare*, p. 295).

Ricca la messe de *I canti popolari del Molise* - vol. I, offertaci da EUGENIO CIRESE (Rieti, Nobili, 1953, p. XVI-250). La raccolta è nata con la collaborazione della scuola che, dai tempi delle raccolte Barbi, si è dimostrata la più valida collaboratrice degli studiosi di letteratura popolare. La pubblicazione, come già i canti della provincia di Rieti, raccolti dallo stesso a., ha semplice valore documentario: vale a dire, mancano i raffronti con canti di altre regioni che non siano il Molise (fanno eccezione i *Canti popolari delle provincie meridionali* di A. Cassetti e V. Imbriani). Anche le raccolte regionali, ormai, non si fanno senza corredarle della necessaria bibliografia e senza studiare i singoli canti, quelli almeno più rappresentativi, in relazione a canti di altre regioni e nazioni. Ci si obietterà che questa è una grossa fatica: ma per il progresso effettivo degli studi di poesia popolare è la sola fatica che conti.

Nuove versioni, argentine, che giungono a documentare ancora una volta la eccezionale diffusione del notissimo indovinello dell'orazionale mozárabico di Verona, *Boves se pareba*, reca D. GAZDARU in *Paralelos populares argentinos al más antiguo texto italiano* («Logos» VI [1951], Universidad de Buenos Aires, p. 97-100). Nella pur accurata bibliografia che correda l'articolo, non vediamo citato il lavoro di G. Bertoni, *Geografia linguistica* (Milano, 1928): importante dal momento che trasportò il presunto luogo di origine della poesia da Roma (Piancastelli) al Veneto o forse al Friuli.

Il termine «wellerism», che A. Taylor trasse da un famoso personaggio del Dickens e che A. Van Gennep trasportò nel francese («wellerisme»), ha ormai acquistato cittadinanza anche in Italia (R. Corso: «wellerismo»; noi diremmo senz'altro «wellerismo»). Dopo alcuni saggi di vari autori, ecco ora una raccolta, non amplissima ma organica, di wellerismi italiani: CHARLES SPERONI, *The Italian Wellerism to the End of the Seventeenth Century*; Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1953, p. 71. I wellerismi sono quelle citazioni da autori reali o immaginari, inserite nel discorso allo scopo di conferire maggiore autorevolezza

za al discorso stesso («Bisogna venire col quibus — diceva il Gonnella»). I wellerismi recati dallo S. sono 301, più i 39 dell'appendice. Ma si ha a credere che l'elenco è di molto allungabile. All'uopo bisognerebbe continuare lo spoglio di opere, allargando le indagini alla letteratura propriamente popolare: nel quale campo la messe potrebbe essere abbondante, perchè il wellerismo è tipico, appunto, del parlar popolare.

Di Domenico di Giovanni, detto il Burchiello - del quale MICHELE MESSINA pubblica i *Sonetti inediti* (Firenze, Olschki, 1952, p. 40-80) - sarebbe interessante poter conoscere la «fortuna» intera, nel senso di riscontrare, se possibile, echi di questo a. non solo nelle opere di altri autori (cosa che il M. fa: p. 23-39), ma anche nelle opere appartenenti alla letteratura popolare. In altre parole, cercare di stabilire quanto la «letteratura degli illetterati» debba al P., e come si chiuda il bilancio del «dare ed avere» tra essa e il B., poeta popolaresco per eccellenza («nella sua poesia si continuava la tradizione più toscana e più fiorentina della poesia di popolo»: p. 21). L'introduzione del M. è sobria ma precisa: così pure la trascrizione, che si legge volentierissimo nella bella veste tipografica (un sonetto per p., a imitazione di ed. antiche). E' da osservare, a maggior merito del M., che la pubblicazione dei sonetti è stata preceduta da una selezione tra le poesie del B. e quelle a lui falsamente attribuite (essendo opere di A. Orcagna o del Pulci o di altri).

«La magia è ovunque»: non sappiamo se questa frase l'abbiamo letta da qualche parte, o se è nata in noi dalla lettura di differenti opere di etnografia e di folclore. Tra le quali questo libro, veramente ricco anche se per parte notevole compilatorio, di KURT SELIGMANN, *Lo specchio della magia*; Roma, Casini, 1951, p. 492, ill. «Le vestigia d'antichi popoli indicano concordemente che le credenze magiche e religiose hanno dato un grande impulso alle attività artistiche, e questo stimolo - sopravvissuto al paganesimo - ha prodotto fiori tardivi fino nell'era cristiana» (p. 19). Il vol. ha il suo motivo d'essere nella dimostrazione di ciò non solo, ma anche che nella vita moderna, sia tra i popoli selvaggi come tra quelli civili, esistono tracce di credenze magiche, inavvertite e nascoste ove meno ci si aspetterebbe («nessuno può affermarsi completamente libero dal pensiero o dall'atto magico»: p. 471). La suddivisione del libro nei vari capitoli è dettata da criteri ora cronologici ora estetici: il che denuncia, forse, che esso è nato, almeno all'inizio, dalla raccolta di vari studi e non da un piano preciso. Indubbiamente l'esame delle credenze, che è da ritenere importantissimo, può riservare notevoli scoperte, non

solo nel campo dell'attività pratica dell'uomo, ma anche in quello dell'attività estetica: troppo stretti apparendo i legami, almeno all'« origine », tra arte e religione.

Per i cultori della etnologia questo volumetto di VITTORIO MACONI, *Etnologia sociale* (Roma, Studium, 1953, p. 212), non sarà certo molto utile. Essi si limiteranno ad annotarne le lacune (confessate o no: ad esempio non vediamo citato il manuale di R. Corso, *Etnografia* [1947], che ora viene tradotto in Argentina, né lo studio di S. Sergi, *Terminologia e divisione delle scienze dell'uomo* [1947], troppo importante perché non entri anche in una bibliografia essenziale); le affermazioni superflue (non esiste la sola civiltà occidentale: p. 5; esiste anche un folclore d'oggi: p. 11; lo studio della etnologia dev'essere collegato con quello delle materie affini: p. 15); le imperfezioni (perché mai il bisogno di aggettivi a « etnologia »: *sociale o sociologica?*). Per i profani questo volgarizzamento può costituire invece un invito a procurarsi quelle opere, senza le quali la conoscenza della etnologia resta incompleta e superficiale.

Il recente vol. sulle usanze della Cirenaica, dovuto a ESTER PANETTA, che dimorò a lungo in Libia (*Cirenaica sconosciuta*; Firenze, Sansoni, 1952, p. 206, ill.), ha il pregio di essere stato compilato di prima mano, cioè sulla base dell'osservazione diretta. Altri libri della stessa a. si erano fatti notare per ugual metodo. « *Osservazione diretta* », diciamo: la P. ha voluto osservare, quasi sempre senza interrogare. « Il nativo, se si accorge d'essere controllato », nota ella giustamente, « diviene 'falso' anche senza proporselo. Interrogato, perde la spontaneità » (p. 7). Il vol. ha anche il merito, per la sua stessa materia e per la esposizione viva e attenta, d'essere attraente, sì da venir letto con piacere anche da chi di etnografia non s'interessa in modo specifico. Per parte nostra abbiamo trovato particolarmente utili le conferme che nella vita deg'i indigeni tradizione s'identifica con religiosità, e che le fiabe da essi narrate sono considerate regolarmente storie vere.

La lettura dell'ultimo vol. di ANTON GIULIO BRAGAGLIA, *Danze popolari italiane* (Roma, Enal [1952], p. 260), ci ha suggerito due considerazioni. La prima che sarebbe utile finalmente riservare il termine « ballo » alle manifestazioni popolari, e il termine « danza » a quelle d'arte. Nell'uso italiano, rileva il B. (p. 5), non c'è differenza fra i due termini, che nella pratica si equivalgono: ciò non toglie che a questa imperfezione è opportuno alla fin fine rimediare, e noi avremmo veduto con piacere che, a dare l'avvio alla distinzione, fosse stato proprio

il B.: il più informato cultore di balli popolari italiani. La seconda considerazione è che lo studio del ballo popolare italiano, *in unione* con quello della musica popolare e della poesia popolare, è stato sino ad oggi piuttosto trascurato da noi, mentre questa forma d'arte tradizionale va studiata nella sua *inseparabile unità*, a meno che non si voglia essere incompleti. A rigori, diremmo quasi, non si può parlare di poesia popolare, se non comprendendo con questo termine tutt'e tre le arti così dette dinamiche, e non solo quella letteraria.

L'accuratezza e la precisione del piano esposto da CARLO BATTISTI per la pubblicazione del *Dizionario toponomastico atesino*, affidata all'Istituto di glottologia della Università di Firenze (*Commento al foglio III - « Passo di Resia »*; Firenze, Istituto di glottologia dell'Università, 1951, p. 48, ill.) ci richiamano alla memoria, per associazione anzi per contrasto d'idee, alcuni risibili adattamenti o traduzioni in italiano di toponimi nostri friulani (ad esempio Torrate e Collio), dovuti certamente a ottimi burocrati ma pessimi linguisti. « Dovunque », scrive il B., « la indagine etimologica deve partire dalla forma usata sul luogo dalla popolazione indigena » (p. 7). Con opportuni segni colorati apposti alla carta della Venezia Tridentina a 1 milione, la pubblicazione offrirà una visione immediata della distribuzione dei toponimi, secondo la loro pertinenza allo strato linguistico prelatino, latino, neolatino e germanico.

Nel 400 il Parlamento friulano, « grande istituzione d'un piccolo stato » (scrive l'illustre storico del diritto PIER SILVERIO LEICHTNE *La riforma delle costituzioni friulane nel primo secolo della dominazione veneziana*; *Memorie storiche forgiuliesi*, vol. XXXIX, estr. p. 12), « riuscì a conservare ampiamente il potere legislativo che aveva avuto sotto il governo indipendente dei patriarchi aquileiesi » (p. 73). Senonché, come non manca di rilevare l'a., a parte le lotte che il Parlamento dovette sostenere per conservare tale potere, le costituzioni friulane subirono nel 400 tali riforme, che parte non piccola di tutto ciò che era proprio del diritto della Patria fu sostituito dal corrispondente diritto veneziano o dell'Italia settentrionale. Così furono aboliti o modificati, ad esempio, il giudizio degli « astanti » (« forma tradizionale del processo friulano che risaliva all'età longobardo-franca »: p. 76), la consuetudine della « maior domus » (governo del fratello maggiore o di un anziano: p. 79), quella della « tacita societas » tra fratelli alla morte del padre (ivi). In tal modo, con l'ampia riforma delle costituzioni, condotta al fine di porre il diritto friulano all'unisono con quello della terraferma veneta, si iniziava quella

lenta e profonda opera di venetizzazione del Friuli, che ancora oggi procede. (Interesserà sapere agli studiosi della materia che un sagace bibliofilo udinese, l'avv. Piero Martocci, si è assicurato recentemente copia delle *Constitutiones Patrie Foriulij* [Venezia 1524], recanti ampie chiose manoscritte, nelle quali si rileva tra l'altro il contrasto fra la legge e le usanze locali: chiose che paiono esser quelle dovute a Francesco e Flaminio de Rubeis, di cui al Valentini, *Bibliografia del Friuli*, p. 34).

Per cura del prof. SEVER POP, è uscito il I numero di «Orbis» (I, 1 [1952], p. 328), edito per cura del «Centre international de dialectologie générale» di Louvain, con il concorso del governo belga. La pubblicazione di una rivista internazionale, dedicata ai problemi della linguistica e in particolare della DIALETTOLOGIA, riveste un significato che supera i limiti di un avvenimento puramente culturale. «Les différentes langues», scrive opportunamente il P., «présentent un grand nombre de faits communs que nous devons mettre en lumière, et contribuer ainsi, par la science du langage, à une meilleure entente entre les peuples, au-dessus des frontières politiques et des intérêts économiques qui les séparent» (p. 8). Quando poi si legge che alla pubblicazione collaborano riconosciuti maestri di linguistica, di dialettologia, di glottologia e, anche, di etnografia e di folklore, occorre doppiamente allietarci per la iniziativa, la cui opportunità non può non

essere condivisa dal «Tesauro», che ha dedicato diversi contributi alle letterature «minori». Ci spiace solo che il periodico, proprio per la sua larga dottrina, rimarrà ignorato da una parte troppo grande delle persone per così dire colte, le quali continuano a considerare i dialetti come dei gerghi informi e grossolani, o addirittura delle lingue degradate, frutto dell'ignoranza e del capriccio.

G. D'A.

CONFERENZA DELLA C.I.A.P. A NAMUR

Organizzata dalla Commission Nationale Belge de Folklore, dal 7 al 14 settembre 1953 avrà luogo a Namur (Belgio) una conferenza della Commission Internationale des Arts et des Traditions Populaires (C.I.A.P.), di cui è presidente ff. il Prof. A. Marinus. La conferenza, che comprende relazioni e discussioni: a) sulle inchieste riguardanti i simboli; b) sui metodi di presentazione cartografica dei fenomeni folclorici, sarà integrata da visite a musei (Liegi e Huy). La manifestazione celebrerà il XXV anniversario di fondazione della C.I.A.P. (Praga, 1928).

«LA SKRITTURA RAZIONALE»

«Adottate la skrittura razionale e consigliatela ai Vostri amici e dixépoli» (dalle norme di una società propugnante la semplificazione dell'ortografia).

... Chei non de ai mont zardin
Chu se flor chusi flurido ...
(sec. XIV)

Direzione e amministrazione: Udine (Friuli, Italia), presso Libreria Tarantola, via Vittorio Veneto 20, tel. 34-59, c.c. post. 24-13332. * Spedizione in abbonamento postale, gruppo IV. * Un numero L. 100; arretrati il doppio.

Abbonamento ordinario a sei numeri L. 500 (estero doll. 2); sostenitore L. 1000 (doll. 4); benemerito L. 500 (doll. 20). * Stampato presso la Tipografia Doretti, Udine. * Gianfranco D'Aronco, direttore responsabile.